

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 8

Artikel: Conte drolatique : (fin)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

z'hommo, tot regregni, grebolâvont de frâi :

— S'arrêté-t-on ?

— Lo bon san !

Et tandi que fasont bailli on picotin âi tsévaux, l'eintront po sè mettrè oquie dein lo cornet. Ma fâi fasâi on bocon frâi po bairè dâo nové, et l'ont déemandâ dè l'édhie dè cerises, que l'ein ont bu po lo frâi et po la sâi, se bin que quand l'ont vollu rein-modâ, ne sé pas que y'avâi, mâ tantiâ que n'étiont pas tant dein lâo z'assiéta. Tot parâi sont partis, mâ arrevâ à Mordze, l'étiont tot retreint, la boula eimbreliquoquâie, rein d'acquouet, lo tieu perdu; enfin quiet : l'étiont mau fotus !

— Ne sé que y'é, que dese ion dè leu que sé trovâvè dinsè tot évani !

— Mè non plie, se fe on autre.

— Mè râodzâi se n'ein pas lo *mau dè mer*, se fe on troisiémo qu'avâi z'âo z'u étâ pè lo Hâvre tandi l'espousechon dè 67, et lè vouâuquie ti malâdo dè cé mau dè mer, à cein que desont et duront déemandâ à Gatzet lo carbatier dè lâo bailli oquie dè ravigo-teint po lâo reveni lo tieu. Mâ diabe lo pas que sè puront gari dè sorta et faille reparti on pou aprés. Ein repasseint pè Acclieins, cein n'allâvè adé pas et se desiront : Faut essiyâ dè repreindrè on petit verro po cein férè passâ. On lâo z'ein revaissé ; mâ ein l'agotteint, ne sé pas se lâo répugnivâ, mâ fîront :

— Mâ n'est pas dè la méma ?

— Que cha.

— M'einlevâi se l'est veré.

— Coumeint, n'est pas veré ! se fe lo carbatier, pisque vouâuquie onco voutrè mémo verro qu'on a pas pi relavâ, que vo z'é revaissâ dedein et la botollie qu'est restâie découté, que vo ne pâodè portant pas derè que n'est pas dè la méma !

Enfin l'est bon ; faille pâyâ, remontâ su la ludze et ramenâ tant qu'à l'hotô ellia peste dè mau dè mer, que n'est què lo leindéman, aprés avâi bin droumâi, que l'ein ont étâ quitto.

A nos lectrices. — Voici quelques réflexions de M^{me} de Saverny, qui ne peuvent manquer de plaire à beaucoup de maris, et qui, nous l'espérons, seront appréciées par les dames. Elle donne à celles-ci d'aimables conseils sur la manière dont elles doivent se comporter à la maison, durant les soirées d'hiver où, libres de visites, on reste en famille assis au coin du feu :

« La femme, dit-elle, doit se parer alors d'une de ces coquettes robes de chambre qui ont toutes les grâces de l'intimité et toutes les séductions de la toilette. C'est le poème en cachemire, peluche et satin, dédié à Monsieur, un poème écrit pour lui seul, dont il apprécie le charme et détaille en souriant les fanfreluches.

» J'ai déjà dit que le premier devoir de la femme est de plaire beaucoup à son mari. Le petit salon où il la retrouve doit être pour lui le coin de paradis où il oublie ses fatigues et retrouve sa gaité. Les

jeunes femmes ne savent pas assez ce que peut pour leur bonheur une maison bien tenue, des enfants bien élevés, une élégance délicate. Il faut que le mari sente dans la chaleur du foyer le cœur qui l'anime, l'esprit qui l'éclaire ; que depuis le bon fauteuil, la lampe qui marche à souhait, les bibelots choisis avec goût, le thé bien chaud qu'on lui sert, tout, jusqu'au pompon niché dans les cheveux de sa femme, jusqu'au doux parfum de ses dentelles, lui dise : « On pense à toi ici, et on te veut très heureux. »

» Il y aurait très peu de maris au cercle si leurs femmes comprenaient ainsi qu'il faut mettre de l'art dans leur bonheur. Se dévouer aux siens, vivre en eux, c'est un des doux priviléges du cœur féminin ; cela lui donne l'éternelle jeunesse ; c'est ce qui rend si charmant le sourire des grand'mères. En existant pour leurs petits-enfants, elles prennent encore leur part des joies de ce monde, elles triomphent au bal avec l'aînée de leurs fillettes, elles sont couronnées au collège avec leur petit-fils. Jusqu'à leur dernier jour, elles cherissent la vie, parce qu'elles peuvent aimer et que tout est là. »

Conte drolatique.

(Fin.)

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient !... point d'autre réponse. L'air sérieux de M. K***, ses regards obstinément fixés sur le balancier, ce doigt qui se balançait lentement avec lui, l'attitude moitié solennelle, moitié anxiouse dans laquelle il se tenait ; tout cela amena les personnes présentes à cette conclusion unanime : Il a perdu la raison.

« Il est fou, dit tout bas le voisin, il faut appeler un médecin. »

Mais le maître de la maison n'en continuait pas moins à marquer imperturbablement la mesure ; tout le village serait venu qu'il ne se fût pas détourné.

« Allez donc appeler sa femme ! » ajouta le voisin. — Pendant que M. K*** restait là assis à sa monotone occupation, le garçon de salle alla porter la fatale nouvelle à sa femme, qui accourut toute effarée : « Oh ! regarde-moi un peu, mon cher Pierre... c'est moi. Ne me connais-tu donc plus ? »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » répétait le maître de la maison, qui crut que sa femme ne faisait là autre chose que de chercher, comme les autres, à le distraire de ce qu'il avait à faire pour gagner son pari. Toutes les prières, toutes les larmes de Mme K*** ne furent pas capables de détourner son mari de son balancier. Son doigt allait et venait toujours, sa bouche répétait toujours les mots sacramentels à chaque mouvement de la flèche mobile, et son œil devenait plus hagard, plus vitreux à suivre ainsi incessamment les oscillations de ce balancier. Un léger sourire de triomphe, qui fit une pénible impression sur les personnes présentes, anima un moment ses traits immobiles, à la pensée de l'inutilité des efforts que l'on multipliait autour de lui pour le distraire de son impasse attention. Enfin parut le médecin. Il fixa pendant un long moment son regard attentif sur cet homme qui n'interrompait pas son occupation, secoua lentement la tête d'une manière significative et répondit à l'anxiouse question de Mme K*** : « Il faut faire le moins de bruit possible autour du patient ; moins il y aura de personnes ici, mieux cela vaudra : le garçon de salle devrait s'éloigner, et la servante n'a rien à faire ici. »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » continuait à dire l'hôtelier en s'accompagnant du mouvement de son doigt allongé.

« J'estime qu'il y a nécessité de tenir une consultation continua le médecin. Voudriez-vous avoir la bonté d'appeler M. le docteur A***. Le complaisant voisin prit son chapeau et se hâta d'y courir. Quelques minutes après, le docteur A*** entra dans la chambre. Il eut à peine regardé le malheureux qu'il dit à son collègue en hochant la tête : « Voilà un état qui est sérieux. »

Les deux médecins se retirèrent dans l'embrasure de la fenêtre et se consultèrent sur le traitement à lui faire subir immédiatement.

« Faites vite appeler un barbier, dit enfin le docteur A*** en s'adressant à Mme K*** ; il faut qu'on lui rase la tête pour y appliquer des sinapismes. »

« Ah ! mon cher, mon pauvre Pierret... s'écria Mme K***, il ne reconnaîtra peut-être plus sa malheureuse femme. »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » dit le maître d'hôtel avec un peu plus de fermeté dans la voix et de vivacité dans le mouvement de son doigt, car l'aiguille des minutes était près d'atteindre le chiffre *douze*, ce point décisif, lequel, touché par l'aiguille sans qu'il se fût laissé détourner, devait lui amener dix louis sec et sonnant. La voix de l'aubergiste s'animait de plus en plus à mesure que l'aiguille approchait du point où la pendule allait sonner son triomphe.

Le barbier arriva et se mit en devoir de préparer tout ce qu'il fallait pour l'opération, avec accompagnement d'une effusion de loquacité, au milieu de laquelle il parlait sans cesse de l'excellence dont ses rasoirs allaient faire preuve.

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » cria l'hôtelier d'une voix de fausset et en décrivant du doigt plus que l'arc du balancier. Sa figure rayonnait et tout son corps tremblait d'une joyeuse impatience. Le barbier le regardait tout ébahie et le rasioir à la main : « Quoi ? crie-t-il enfin ; qu'est-ce qui va ? où va-t-il ? » Puis, se tournant vers les médecins : « Par où faut-il commencer ? » demanda-t-il.

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » s'écria l'hôtelier pour la dernière fois pendant que la pendule sonnait neuf heures. Dans l'excès de sa joie, il se leva d'un saut au dernier coup et se mit à gambader dans la chambre en criant :

« J'ai gagné ! j'ai gagné ! »

« Quoi ? » demanda le sommelier.

« Qu'avez-vous gagné ? » lui dirent les médecins.

« Qu'as-tu gagné ? » répeta Mme K*** en revenant de sa défaillance.

« Hé ! mais, j'ai gagné le pari, dix louis, ni plus ni moins ! » Mais, ne voyant pas dans la chambre les deux messieurs auxquels il avait offert la gageure, il demanda au sommelier où ils étaient.

« Mais il y a plus d'une heure qu'ils sont partis dans leur phaéton, » répondit le garçon de salle.

Ce fut un éclair pour le malheureux maître de la maison. Les deux chevaliers d'industrie avaient décampé avec son portefeuille de 400 fr., qui s'y trouvaient en billets de banque.

L'histoire est commentée aujourd'hui dans tous les cercles de la contrée et défraie ceux qui aiment à rire. Le malheur seulement est que l'honorable maître d'hôtel, tout en voulant poursuivre les filous, a versé avec son cabriolet et a été tellement contusionné, qu'il est obligé de garder la chambre, ce qui lui donne tout le loisir de contempler sa pendule et de suivre des yeux les mouvements du balancier.

On nous écrit de Berne :

Voici une petite statistique qui pourrait peut-être compléter les réflexions que vous avez publiées dernièrement sur le mariage :

« Sur 872,564 mariages, on compte :

1,362 femmes qui ont quitté leurs maris ;

2,361 maris non moins coupables qui ont abandonné leurs femmes ;

4,120 couples séparés volontairement ;

191,023 couples vivant en guerre sous le même toit ;

162,320 couples se haïssant cordialement, mais cachant leur haine sous une apparence d'amabilité et de politesse ;

510,132 couples vivant dans une indifférence marquée ;

1,102 réputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas intérieurement de leur bonheur ;

135 couples heureux par comparaison avec d'autres ;

9 couples véritablement heureux. »

S'il en était ainsi, et on nous permettra d'en douter, ce serait à désespérer de l'humanité. Heureusement que ces chiffres nous viennent de Berne.

Une petite fille va rôder à la cuisine et aperçoit la cuisinière occupée à plumer une poule.

— Tiens ! dit-elle, pourquoi donc que tu la déshabilles ?

Un ouvrier sans travail, et qui a l'air d'en chercher, rencontre l'autre jour un monsieur qui lui a maintes fois ouvert sa bourse et ne se découvre pas.

— Vous ne me saluez seulement pas, lui dit son bienfaiteur.

— Pardon, m'sieu, j'ai du boudin dans mon chapeau.

Maman est absorbée par la lecture d'un roman nouveau ; tout en le lisant, elle sent vaguement, dans sa conscience, qu'elle néglige peut-être ses devoirs de surveillance.

— Henriette, dit-elle d'une voix distraite à l'ainée de ses enfants, où est ta petite sœur ?

— Dans la chambre à côté.

— Eh bien ! ajoute-t-elle sans se détacher de sa lecture, va voir ce qu'elle fait et dis-lui qu'elle ne doit pas le faire !

La prime pour notre précédente charade, dont le mot était : *murmuré*, a été gagnée par M. E. Berthoud, à Brethonnières.

Même prime pour celle-ci. — Tirage au sort, mardi après midi.

Si tu veux être heureux et bien reçu partout,
Ne sois ni mon premier, mon second, ni mon tout.

Théâtre. — Demain, 23 février, **l'Affaire Coverley**, grand drame en 7 actes, tiré du fameux procès Tischbornn, qui a eu lieu à Londres, il y a 3 ans. — On commencera à 7 heures.

Samedi, 1^{er} mars, matinée dramatique : **L'ami Fritz**, comédie en 3 actes. — **Riquet à la Houppe**, va être évoqué. — On commencera à 2 heures.

L. MONNET.